



FOIRE AUX QUESTIONS :

« Mon fils de 15 ans est très malade et va mourir... Je suis paralysé par la douleur : aidez-moi ! » (2^{ème} partie) »

Depuis lors, tout homme qui souffre peut se tourner vers le Christ et lui dire : Tu me comprends, Tu sais par expérience ce que je vis et Tu ne me laisses jamais seul. Tu as vécu tout cela par amour pour moi et mes frères, avec Toi tout devient possible. Tu m'apprends qu'aucune souffrance ne peut m'empêcher d'aimer, Tu m'enseignes par Ton exemple à être victorieux du mal par l'amour.

La souffrance restera toujours insupportable et inhumaine, elle ne peut en aucun cas trouver une forme de légitimité dans un « pourquoi » acceptable. Répondre à : « pourquoi telle souffrance ? » lui conférerait un droit d'exister. Depuis la faute originelle, mal et mort sont entrés dans le monde. C'est un fait. Ils sont bien réels et tous nous en faisons l'expérience. Mais leur existence reste inacceptable. Nous serons perpétuellement en lutte contre eux jusqu'au jour de la victoire finale en Jésus-Christ.

Quand la souffrance vient, pourquoi ne pas venir s'abriter à l'ombre de la Croix, pourquoi ne pas s'approcher de Jésus et déposer à ses pieds sa propre souffrance, simplement pour ne pas devoir la porter seul ? Montrer sans fausse pudeur sa blessure au Christ, ce n'est plus un repli sur soi, mais au contraire une ouverture, la certitude de ne plus être seul. Non seulement le Christ comprend ma peine, mais surtout Il la connaît, Il l'a vécue Lui-même. On est deux à porter la même souffrance. Quand la souffrance vient, contentons-nous de venir la présenter au Christ comme un enfant qui vient voir sa maman après s'être meurtri le genou.

On découvre alors que le Christ, en prenant sa souffrance, prend aussi la nôtre. Ici, un changement peut s'opérer pour le chrétien : face à la souffrance du Christ, on commence à relativiser la sienne, on commence à regarder le motif de la souffrance du Christ (un monde qui a besoin de salut). Le transfert s'effectue alors dans l'autre sens : on accepte de porter un peu de la souffrance du Christ pour Le soulager. Lui prend ma souffrance, et moi je prends la Sienne, ou plutôt, chacun à notre propre mesure, nous portons ensemble une souffrance commune. Cela ne la rend pas plus légère, mais elle n'écrase plus. Nous ne sommes plus seuls dans cette lutte sans merci entre l'homme et le mal.

Une seule personne a vraiment compris comment se tenir et comment se comporter au pied de la Croix : **Marie**. Si l'on veut s'approcher du Christ en Croix, il faut prendre Marie pour guide et pour modèle. Elle ne fera pas de grands discours, mais elle se contentera seulement de nous prendre par la main pour nous introduire dans le mystère, et son silence même sera apaisant. Elle seule a compris ce que vivait son Fils, Elle seule s'y est associée de toute la pureté de son âme, le vivant avec d'autant plus de force qu'il n'y a en Elle aucun repli sur soi. Si son âme est pure, c'est pour mieux donner, mieux transmettre. On parle pour Marie d'un mystère non sanglant, d'une véritable mort mystique (« Un glaive te transpercera le Cœur »), son union au Christ en Croix est allée jusqu'à la mort. Nous sommes invités à nous blottir dans ses bras pour trouver la force de lever le regard vers le Crucifié par amour.

Nous ne sommes alors plus deux à souffrir mais trois : le Christ, Marie et moi. Et si l'on se retourne, on aperçoit une foule nombreuse qui s'est rassemblée au pied de la croix. Ma souffrance devient un peu la leur, et la leur devient un peu la mienne. C'est l'Eglise, configurée au Christ, qui lutte contre le mal et qui sauve le monde.

Il faut écarter toute idée de dolorisme, si la souffrance est une composante inévitable de la vie, elle n'en est qu'un aspect. La vie est belle. S'il faut passer par le calvaire, il ne faut pas oublier de s'arrêter aussi à la joie de Cana, à la douceur des bords du lac de Galilée, à la gloire du Thabor et du tombeau vide.

*Père Geoffroy Lafont
Chanoine régulier de Saint Victor – Curé à Angoulême.*

« En disant : 'J'ai réglé mes comptes avec la vie', je veux dire : l'éventualité de la mort est intégrée à ma vie ; regarder la mort en face et l'accepter comme partie intégrante de la vie, c'est élargir la vie. A l'inverse, sacrifier dès maintenant à la mort un morceau de cette vie, par peur de la mort et refus de l'accepter, c'est le meilleur moyen de ne garder qu'un pauvre petit bout de vie mutilée, méritant à peine le nom de vie. Cela semble un paradoxe : en excluant la mort de sa vie, on se prive d'une vie complète, et en l'y accueillant, on élargit et on enrichit sa vie. »

Etty Hillesum,
(Juive hollandaise morte à Auschwitz en novembre 1943, à 29 ans)
Une vie bouleversée, Journal et lettre de Westerbork